

Entretien avec Jean-Denis Michat

Introduction au compositeur et à son œuvre :

1. Dans le monde du saxophone, vous êtes non seulement très reconnu et admiré comme interprète mais vos pièces sont, elles aussi, de plus en plus connues et interprétées. Comment est né cet intérêt pour la composition et comment pensez-vous que cela vous complète en tant que musicien ?

L'intérêt (sérieux) pour la composition est né par manque de répertoire pédagogique quand j'ai commencé à enseigner (à 17 ans). J'ai toujours écrit de la musique bien sûr. Quand j'ai commencé la musique, à 8 ans, je jouais, j'improvisais, je composais, sans trop savoir ce que cela voulait dire. Pour moi je faisais juste « de la musique ».

Quand j'ai enseigné donc, j'ai organisé des petits stages. Et là bien sûr, j'avais 10 flutistes, 2 saxophones, 4 pianistes, 1 trombone, 6 guitaristes... bref, l'enfer. Donc bien obligé de commencer à écrire de la musique pour des formations qui n'existaient pas !

J'ai la sensation d'être un artiste, ce qui pour moi signifie « un créateur » (sans que ce magnifique mot précise si je suis un bon ou un mauvais créateur, ce n'est pas le problème ;-). J'ai des idées nouvelles tous les jours, et j'ai besoin de créer des choses. Un morceau de musique, un article littéraire, une recette de cuisine, un meuble de salle de bains... peu importe, mais créer ! Il est donc impensable pour moi, en tant que musicien puisque c'est la question, d'être uniquement un interprète. Ne jouer que la musique d'autres créateurs me rendrait malheureux.

2. Parlons de vos compositions. Si nous nous penchons sur certaines d'entre elles, comme Shams, Kokoro, ou Massive Haka, d'où vous vient ce désir de composer en vous inspirant d'autres cultures ?

Je ne sais pas trop. Je pense d'abord que j'ai eu la chance de beaucoup voyager grâce à mon métier. J'ai aussi eu la chance de recevoir beaucoup d'étrangers dans ma classe à Lyon. J'ai donc toujours été en contact réel avec les autres cultures. Elles font partie de mon histoire.

Ensuite j'ai été élevé dans une famille française avec très peu de moyens et sans trop d'à priori. C'est à dire une famille qui politiquement ne voyait pas les arabes, les portugais, les italiens et les noirs comme un problème, je crois qu'ils ne se posaient même pas la question ! Et une famille qui avait également des souvenirs de la guerre, donc pour qui la haine des autres était la pire des ignominies. En tous cas je l'ai reçu comme ça.

Enfin j'ai toujours eu honte de ne parler que français et de ne maîtriser correctement aucune autre langue. La jeune génération comme toi qui voyage, vit dans un autre pays et devient véritablement « citoyen du monde » me fascine. J'ai le cœur assez ouvert pour accepter toutes les différences mais je n'ai pas le courage de m'investir concrètement pour la paix universelle (quel projet prétentieux !) ... alors je vis mon désenclavement par procuration artistique !

Kokoro :

3. Quant à Kokoro, comment naît l'idée de composer une pièce basée sur la musique traditionnelle japonaise ? Que cherchez-vous à transmettre à travers celle-ci ?

La naissance de la pièce vient d'un événement marquant dans ma vie d'artiste. J'étais en Pologne, et une jeune amie polonaise (Weronika Partyka) a eu la gentillesse de chanter pour moi un chant ukrainien (pour l'instant on est très loin du Japon !). Elle utilisait la technique appelée voix blanche qui consiste à chanter avec une large ouverture de gorge et à pleine puissance, sans retenue.

La puissance émotionnelle qui s'est dégagée de cet instant, l'aspect brut du son, le rayonnement de la chanteuse, ont mis une grande claque à mes certitudes et mes compétences de musicien classique. Le contrôle, la complexité, la pureté, la sophistication, tout cela n'avait plus aucun sens. J'ai alors décidé d'écouter mon cœur et de remettre en question ce que je considérais comme important « en musique ».

La tradition japonaise, de part ma pratique de l'aïkido était la plus naturelle pour entamer ma quête d'exotisme.

4. Quels éléments vous ont servi d'inspiration pour la composition de Kokoro?

Très concrètement :

- Le shakuhachi
- Les voix des minyos
- Le Hichiriki
- Bruce Lee vs Chuck Norris dans « la fureur du dragon ...
- Les carillons aux portes d'entrée des restaurants chinois...

5. Même si, dans notre culture, nous avons une idée très pure de tout ce qui concerne le son, croyez-vous que nous devrions développer et trouver un son plus proche de celui du Shakuhachi, en recherchant une similitude d'utilisation du vibrato, de l'air dans le son, des articulations, etc.?

Bien sûr ! Mais pas seulement pour jouer Kokoro !!! Je crois que le son du saxophone classique est beaucoup trop stéréotypé. Notre instrument a beaucoup plus de potentiel que ce que nous utilisons en terme de couleurs ! Comme tu le sais j'aime beaucoup changer mon son en imitant la clarinette, la flûte, le hautbois, le cor etc. Je pense que le caractère hybride du saxophone (bois & cuivre) lui offre des possibilités de transformation énormes. C'est à nous de chercher, les seules limites sont celles de notre imagination !

6. Dans cette pièce, on retrouve beaucoup de techniques étendues et des effets (growl, voix et son, glissandos, subtone, multiphoniques) qui parviennent à rapprocher le saxophone de la musique japonaise et des instruments de cette tradition musicale. Comment avez-vous trouvé la manière de faire le lien entre ces aspects, qui nous rappellent la musique contemporaine, et la musique traditionnelle japonaise?

Je n'ai rien inventé !

Tout existait déjà dans Maï, dans les pièces de Noda en général et dans le répertoire contemporain existant (Nodaïra, Natsuda, Takemitsu...). J'ai juste utilisé des techniques existantes pour « coller » à l'idée que je me faisais du son traditionnel japonais. Mais ma musique n'a rien d'ethnomusicologie. C'est un japon fantasmé qui n'a rien d'authentique. Sur mes 1200 disques (...) j'en ai 1 seul de véritable musique traditionnelle japonaise. Alors tu vois, je suis loin d'être un spécialiste, je n'y connais pas grand chose en vérité !

7. Nous nous trouvons devant une pièce présentant une grande liberté dans le rythme et dans le tempo, alors que les notes sont écrites avec une précision micro-intervallique. À quoi cela est-il dû?

Peut être parceque je suis fort en rythme et moins bon en mélodie...;-)

Je ressens aussi le rythme comme intrinsèquement lié à la respiration...et la respiration liée à mon état émotionnel interne. Du coup, j'ai besoin d'être libre avec ma gestion du temps car c'est cela qui conditionne la forme (au sens la « grande forme ») que je donne à ma pièce. La dramaturgie du discours a toujours été ma priorité et c'est le rythme qui me sert à gérer cela.

Et si tu veux être dans le secret, je travaille actuellement sur un quatuor dans lequel je vais tenter une nouvelle écriture rythmique qui me permettra d'aller plus loin dans le rapport simplicité d'écriture/complexité sonore...à suivre !

8. Considérant comme ressource interprétative la recherche d'une similitude sonore avec les instruments japonais tels que le *shakuhachi*, existe-t-il une certaine liberté dans l'interprétation de ces micro-intervalles visant à atteindre cette ressemblance entre notre instrument et l'instrument japonais ?

Tu sais bien que si j'ai effectivement beaucoup de défauts, je ne suis par contre pas du tout un terroriste du texte...on fait bien ce qu'on veut avec ce que j'ai écrit.

D'ailleurs, concernant les micro-intervalles, je ne parle quasi jamais de quarts de tons. Je dis juste "plus haut" ou « plus bas ». Ce qui m'intéresse c'est l'aspect transgression de l'intra-tonal par rapport à mon oreille académique (je suis très classique en fait). J'aime la distorsion que cela produit, j'aime ce petit malaise que l'on ressent à l'intérieur. C'est une tension que je ressens comme une forme un peu plus « perverse » qu'un retard de 7ème sur cadence parfaite dans l'harmonie classique. La résolution qui s'en suit est délicieuse à mon goût...alors 1/4 de ton parfaitement tempéré ou pas...cela n'a aucune espèce d'importance !

9. Enfin, souhaitez-vous nous donner quelques conseils afin que nous puissions nous rapprocher de la culture japonaise en interprétant la pièce ?

Le souffle, c'est la clé. Maîtriser son corps, son rythme cardiaque, ouvrir des espaces internes... Les arts martiaux amènent ce travail qui vise la pureté du geste (donc bien souvent sa beauté) comme condition intrinsèque à son efficacité. Quand je suis au repos (le matin au réveil) mon coeur bat à 39...J'aimerais pouvoir un jour retrouver cet état en étant sur scène devant le public. Pour l'instant, j'en suis loin !